

Le regard que je porterai sur le livre d'Adeline Rucquoi¹ est celui d'un moderniste, donc d'un historien qui travaille sur une période postérieure à la sienne et elle ne m'en voudra pas de ne pas avoir les compétences nécessaires pour me situer exactement sur le terrain propre de son investigation.

Le pèlerinage à Saint-Jacques a retrouvé une extraordinaire actualité depuis une trentaine d'années puisque le nombre des pèlerins qui s'y rendent a presque centuplé. On comptait près de 238000 pèlerins l'année dernière 2014 et, au cours de la dernière année sainte (2010), année où la fête de Saint-Jacques tombe un dimanche, ils étaient 272000. Dans les années 1980, le bureau des pèlerinages ne délivrait que 2500 compostelas (chiffre de 1987), c'est-à-dire les certificats qui attestent que l'on a parcouru au moins cent kilomètres à pied. Même si l'on peut supposer un sous-enregistrement des arrivées dans les années 1980, rien ne permettait de prévoir cette envolée. Les structures hôtelières et hospitalières ont accompagné ce mouvement de masse pour permettre la réfection et surtout le logement de telles foules qui, surtout au cours des mois d'été, parcourent le chemin, comme si, à la fin du XX^e siècle, se répétait le mouvement qui a multiplié sur les chemins les hôpitaux aux XIV^e et XV^e siècles. Les statistiques manifestent cependant que la croissance globale cache des disparités importantes dans les flux qui proviennent de chaque pays. Entre 2004 et 2014, la part des pèlerins espagnols s'est réduite, passant de plus des trois quarts à moins de la moitié (48%), diminuant même en chiffres absolus de plus de 23500 pèlerins ; Italiens et Allemands qui sont toujours au deuxième et au troisième rang des pèlerins ont augmenté leur participation de deux fois et demi, tandis que, dans le même temps, les flux en provenance du Portugal étaient multipliés par trois et demi, les pèlerins venus des Etats Unis quintuplaient mais les flux de France, pays limitrophe, n'augmentaient que de 40%. Du même coup notre pays est passé du quatrième au sixième rang dans l'ordre d'importance au moment où le pèlerinage à l'Apôtre s'est mondialisé. Je ne souhaite pas trop m'attarder sur ce renouveau inattendu, qui pourrait, à lui seul, accaparer toute mon intervention, puisque le Père Gobilliard en parlera infiniment mieux que je ne puis le faire.

Notons tout de même quelques différences majeures par rapport au Moyen-Age et à l'Ancien Régime. Tout d'abord un rapport qui met aujourd'hui les hommes et les femmes presque à égalité puisqu'on compte 55% d'hommes et 45% de femmes. Au Moyen-Age comme à l'époque moderne, la part des femmes pèlerines a très certainement été infiniment plus

¹. Adeline Rucquoi, *Mille fois à Compostelle. Pèlerins du Moyen-Âge*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

réduite, les autorités d'église étant résolument hostiles à une quelconque errance des femmes qui entraîne, selon elles, un risque majeur de prostitution, même si dans les pays germaniques et dans les provinces orientales de la France, le pèlerinage en familles ou groupes de familles est bien attesté à l'époque moderne. Une deuxième différence majeure est la disparition du **retour** du pèlerinage. Au Moyen-Age comme à l'époque moderne, le pèlerin revient souvent par le même chemin (mais parfois par d'autres,) en tous les cas à pied, éventuellement par mer, à son lieu de départ et le temps de l'effort est aussi long qu'à l'aller : le train et l'avion font disparaître cette longue marche du retour ; arrivé au terme, le pèlerin contemporain n'a qu'une idée après les quelques jours passés dans la cité galicienne : s'embarquer par le moyen de transport le plus adéquat pour retrouver au plus tôt le cours des jours ordinaires, à la rigueur aller en autobus jusqu'au cap Finistère pour se livrer à la curiosité de voir le bout du monde. Surtout, le pèlerin qui prend à rebours le chemin, et à plus forte raison s'il s'en écarte, n'est plus considéré comme celui qui porte à l'Apôtre les prières recueillies sur le chemin, mais comme un marginal ou un vagabond et il change brutalement de statut. Une troisième différence majeure pourrait être l'âge : la proportion des plus de 60 ans est passée entre 2004 et 2014 de 8 à 16% tandis que celle des moins de 30 ans s'est elle-même réduite de 54% à 28%. La majorité des pèlerins se situe désormais entre 30 et 60 ans. On aimerait naturellement avoir des chiffres plus fins. Si l'on ne peut avoir de statistiques pour le Moyen Age, il est tout de même infiniment probable qu'une majorité de pèlerins était relativement jeune et on a l'exemple des bandes d'adolescents partant d'Allemagne et de Suisse pour le Mont-saint-Michel dans les années 1457-1459 pour implorer la protection du chef des milices célestes sur les armées des croisés parties s'opposer à celles du sultan ottoman qui avaient fait le siège de Belgrade en 1456. On pourrait presque émettre l'hypothèse que le pèlerinage contemporain est en train de devenir un rite de passage de la période d'activité à celle de la retraite, sorte de prélude à un changement de vie, tandis que le pèlerinage des périodes anciennes est plutôt un rite de passage de l'enfance ou de l'adolescence à l'âge adulte. A tout le moins, la réduction de la proportion des moins de trente ans de 55% à 28% parmi les pèlerins, soit en chiffres absolus une diminution de plus de 31000 pèlerins, interroge-t-elle tout à la fois sur la sécularisation de nos sociétés d'Occident comme sur l'avenir de ce *revival* pérégrin.

Revenons au livre d'Adeline Rucquoi pour signaler tout l'intérêt de l'anthropologie historique qui s'y déploie dans la maîtrise d'une documentation considérable plurilingue et à partir de l'exploitation systématique des récits écrits par des pèlerins de toutes les parties du monde puisque nous avons même le récit du long périple d'un dénommé Martyr, évêque d'Arménie,

qui quitta son monastère le 24 octobre 1489 et ne revint chez lui qu'en 1496. Ces récits se multiplient tout au long du XVe siècle, ce qui permet, surtout pour les deux derniers siècles du Moyen-Age, de croiser les sources et de proposer du même coup une synthèse nourrie, issue de la multitude des informations réunies. Mais, pour ceux qui ont visité l'exposition récente du Musée du Moyen Age sur le thème de *Voyager au Moyen Age*, ils retrouveront aussi des indications précieuses relatives aux objets qui y étaient présentés : depuis les enseignes de pèlerinage aux sauf-conduits et lettres de recommandation, des guides et routiers destinés à conduire le pèlerin dans sa marche jusqu'aux statues qui représentent l'Apôtre en pèlerin. Soulignons ici tout l'intérêt des encadrés qui ponctuent le texte, donnent à lire des documents en langue originale et en traduction ou rassemblent de courtes et précieuses notices, sur telle institution (l'ordre de Saint Jacques, p. 134) ou tel récit de pèlerinage. Quatre grands chapitres rythment cette démonstration : le premier est consacré au départ, le second au « saint voyage » lui-même et à ses péripéties ; le troisième, intitulé « viatique des sens » examine comment les sens dans leur ensemble sont en jeu au cours de ces périple, depuis l'écoute de l'impressionnant légendaire qui accompagne le développement du pèlerinage, jusqu'au toucher des reliques non seulement à Saint-Jacques, mais tout au long du chemin dans les abbayes et les cathédrales qui les détiennent et qui sont autant de recharges sacrales stimulant l'énergie des marcheurs au long cours. La vue est constamment sollicitée par l'image mille fois représentée de saint Jacques en pèlerin à laquelle le marcheur peut s'identifier, mais aussi par ces représentations de pèlerins marchant vers le salut comme au tympan d'Autun, ou par la scène du miracle de Santo Domingo de la Calzada où un jeune pèlerin allemand qui avait refusé les avances d'une servante est faussement accusé de vol, pendu, puis, au retour de ses parents partis prier l'Apôtre, dépendu parce que vivant ; voir les trésors de reliques des sanctuaires est aussi un émerveillement de l'oeil. L'odorat n'est pas en reste puisque les tapis d'ajoncs et de feuillage qui jonchent le sol de la cathédrale de Saint-Jacques sont destinés à combattre les mauvaises odeurs qui se dégagent de la foule des pèlerins, même si certains d'entre eux se sont lavés à Lavacolla avant d'entrer dans la ville de l'apôtre. Le terme du voyage est justement l'objet du dernier chapitre de ce livre puisque le pèlerinage n'est ni vagabondage ni errance mais au contraire marche à un terme qui oriente et aimante.

Les traits que repère Adeline Rucquoi dans l'anthropologie historique du pèlerinage sont des traits de très longue durée et ne rentrent évidemment pas dans le carcan des catégories académiques qui tranchent l'histoire en périodes, séparant le Moyen Age de l'époque moderne. Pour ne prendre ici qu'un exemple, l'auteur fait observer la croyance très largement

répandue selon laquelle le pèlerin, s'il meurt à Compostelle et y est inhumé, entre au jour du Jugement dernier plus rapidement en Paradis puisque c'est l'Apôtre lui-même qui l'y introduit, ouvrant la marche collective. L'auteur évoque également l'histoire des trente chevaliers lorrains qui se rendaient à Saint-Jacques lorsque l'un d'eux, malade et dans l'incapacité de marcher atteint à grand peine le village de Saint-Michel situé au pied du col de Cize. Parjures au serment qu'ils avaient fait de se prêter une aide mutuelle tout au long du chemin, vingt-huit chevaliers poursuivent leur route vers Compostelle, abandonnant leur compagnon : seul reste auprès du mourant, celui des chevaliers qui justement n'avait pas prêté le serment. Il met le malade sur son cheval, mais au moment du passage du col, l'âme du malade quitte son corps et rejoint le Paradis. Son compagnon, désormais seul dans un lieu désert, implore saint Jacques qui apparaît sous la forme d'un cavalier, installe le corps du défunt devant lui, fait monter le compagnon en croupe et les transporte en quelques heures jusqu'au Monte del Gozo, la Montjoie, dernière étape avant la cité galicienne, où il fait descendre le compagnon lorrain et lui indique de demander aux chanoines de la cathédrale l'inhumation du pèlerin défunt. Ce désir de mourir à Compostelle, je l'ai retrouvé à une date aussi tardive que janvier 1788 dans l'interrogatoire, fait par un lieutenant de la maréchaussée d'Auxois, sise à Montbard, d'un charpentier bressan, pèlerin revenant d'Alise-sainte-Reine et arrêté pour vagabondage sur la route de Paris : il annonce que sur les conseils d'une personne pieuse il a été invité à se rendre non seulement à sainte Reine d'Alise mais aussi à Saint Jacques en Galice « et qu'arrivé là, il y mourrait saintement ».

Concernant les motifs du « saint voyage », l'historien de l'époque moderne retrouve également les mêmes éléments que décrit Adeline Rucquoi : pénitence pour la rémission des péchés et l'obtention d'indulgences, en particulier celles attachées aux jubilés qui sont ici beaucoup plus nombreux que les années saintes romaines puisque l'on compte treize années jubilaires par siècle ; reçu ou attendue recherche d'une guérison par le pouvoir thaumaturgique des corps saints touchés au cours du parcours ou à son terme ; accomplissement d'un vœu gratulatoire en remerciement d'une grâce obtenue, ou propitiatoire pour écarter un danger, en tous les cas actualisation d'une promesse faite en échange d'un don : certains testaments du seizième siècle portent encore des mentions de procuration données à des proches du testateur mourant pour accomplir le vœu qu'ils n'ont pu exécuter : il en va du salut éternel de celui qui n'est pas parti en pèlerinage. Il s'agit bien ici de pèlerinages vicaires et en plein XXe siècle, il y avait encore des femmes qu'on appelait des « voyageuses » et qui accomplissaient de multiples pèlerinages pour autrui. En revanche, les pèlerinages judiciaires accomplis à la suite d'une condamnation par la justice civile des communes des Pays-Bas ou par la justice ecclésiastique comme dans la principauté de Liège, peine qui se situe entre amende,

bannissement temporaire et contrition s'efface progressivement à partir du moment où sous l'effet de la modernisation de l'Etat et de la Contre-Réforme, pénalité et pénitence sont disjointes. L'auteur souligne que « tous les pèlerins ne nous ont pas laissé le témoignage des raisons de leur départ » (p. 17). L'historien moderniste ne peut que confirmer cette remarque : dans les récits de leur voyage, les pèlerins restent extrêmement pudiques sur les motivations intimes qui les poussent à se mettre en route et c'est, bien souvent, indirectement que l'historien peut les percer. Dans son *Récit*, dicté au Père Louis Gonçalves, et si atypique, Ignace de Loyola indique les deux motifs de son voyage à Jérusalem : « Il avait le ferme propos de rester à Jérusalem en visitant constamment les Lieux Saints ; et il avait aussi le propos, en plus de cette dévotion, d'aider les âmes ». Mais quand il apporte au Gardien des Franciscains de Terre Sainte ses lettres de recommandation, « il ne lui dit pas la seconde partie, qu'il voulait être utile aux âmes : en effet il ne disait cela à personne, alors qu'il avait souvent parlé ouvertement de la première chose ».

Adeline Rucquoi note encore que, avant son départ, le pèlerin se munit de sauf-conduits et de lettres de recommandation pour s'assurer, au cours de son périple, un accueil qui ne soit pas hostile. Avec la montée en puissance de l'Etat moderne et de sa bureaucratie, le problème des papiers et passeports du pèlerin fait l'objet de législations de plus en plus tatillonnes au cours des trente dernières années du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle : les pèlerins sont effectivement des gens sans aveu puisque personne ne peut répondre d'eux au long de leur voyage, d'où des exigences renouvelées et une chasse aux mendiants et aux vagabonds, population dans laquelle sont inclus les pèlerins. Mais, en l'absence d'anthropométrie, même s'il y a eu une tentative, avec l'ordonnance royale du 18 juillet 1724 sur la mendicité, d'établir une sorte de sommier général des mendiants et vagabonds arrêtés avec leurs caractéristiques physiques, les états modernes n'ont pas les moyens de vérifier si les papiers d'identité détenus sont vrais ou faux et il existe tout un trafic opéré par les pèlerins eux-mêmes qui se les transmettent, dès lors que, rentrés chez eux, ils n'en ont plus besoin, sans que nous puissions mesurer sa réelle importance.

Parlant des chemins, Adeline Rucquoi observe que les itinéraires chargés de guider les pèlerins se développent à partir du XIV^e siècle comme celui de Venise ou celui de Bruges qui date de 1451 mais recopie des informations qui datent de la seconde moitié du XIV^e siècle. Il est clair que l'invention de l'imprimerie va permettre une diffusion plus large de ces routiers : il suffit de songer au guide de Hermann König von Wach, membre de l'ordre des servites qui habitait un monastère au nord est de Fulda, paru pour la première fois en 1495 à Strasbourg et plusieurs fois réédité ^{Die Walfahrt und Strass zu Sant Jakob} : celui-ci indique toutes les étapes, les distances, les bifurcations, les ponts, les hôpitaux et les sanctuaires situés sur le parcours. En

1552, Charles Estienne, qui vient de reprendre l'imprimerie de son frère Henri, publie les *Voyages de plusieurs endroits de France* qui est un recueil d'itinéraires de pèlerinage où figure en bonne place celui vers Saint-Jacques avec cependant de très nombreuses déformations de toponymes et erreurs de localisation puisque Finistère « que l'on dit être la fin de l'Europe » est placé entre Villafranca del Bierzo et Hospital da Condesa. L'auteur a tout à fait raison de souligner en même temps la liberté des parcours réels par rapport à la programmation des guides imprimés : cette liberté témoigne du fait que la dénomination de « chemins de saint Jacques » est plutôt un *artefact* contemporain, solidifié d'abord par l'historiographie des chansons de geste, puis par le balisage des chemins mené sous le patronage du Conseil de l'Europe, artefact dans lequel nous ne devons pas nous laisser enfermer. L'un des aspects les plus passionnants est l'importance que revêt la voie maritime pour se rendre à Saint-Jacques avec des bateaux qui peuvent emporter jusqu'à 400 passagers : depuis l'Angleterre, l'Irlande, ou la Scandinavie, beaucoup de pèlerins empruntent cette voie, les seules licences concédées par l'administration royale anglaise attestant au XV^e siècle le chiffre de 15000 pèlerins qui s'embarquent pour les ports galiciens de La Corogne ou de Noia.

Au début du seizième siècle encore, cette voie est très prisée, puisque nous a été conservé le placard publicitaire, imprimé à Nuremberg en 1513 et illustré d'images représentant saint Jacques (pour Santiago), saint Pierre et saint Paul et la Véronique (pour Rome), la Crucifixion (pour Jérusalem), d'un armateur anversois qui propose pour l'année 1514 un voyage par mer aux trois grands sanctuaires de la Chrétienté : Santiago, Jérusalem et Rome en passant par La Corogne, Jaffa, Civita-Vecchia et Marseille. Le voyage coûte 80 florins hongrois et les pèlerins intéressés doivent payer à l'avance une inscription de 10 florins. Nous avons justement le récit de voyage de l'un de ces pèlerins, le noble saxon Hans von Sternberg qui partit avec six compagnons pour accomplir l'ensemble du périple.

J'aurais naturellement beaucoup d'autres observations à faire à propos des difficultés du voyage, aussi bien sur le plan linguistique, que sur le rôle des guerres qui dévient ou interrompent les parcours, parfois menacent même la vie des pèlerins du fait qu'ils sont accusés d'être des espions, sur la sociabilité du pèlerinage, mais le temps de mon intervention est limité. Je ne m'attarde pas non plus sur les nombreux rites qui se déroulent au terme et la manière dont les pèlerins s'approprient un instant la couronne de l'apôtre lorsqu'ils viennent baiser son chef derrière le maître autel. Je voudrais seulement indiquer deux ruptures fortes de la période moderne par rapport au Moyen Age. D'une part les Réformes reconfigurent la Chrétienté en catholicité : tout un mouvement né de la *devotio moderna* (il suffit de songer à

ce que l'*Imitation de Jésus-Christ* dit des pèlerinages) condamne sans appel les voyages aux saints. Les confessions transformées bientôt en Eglises protestantes interdisent ces voyages jugés superstitieux. Du même coup, c'est toute une partie de l'Europe du Nord, de la Scandinavie et de l'Allemagne du Nord à l'Angleterre et à l'Irlande qui cesse de fréquenter les chemins ; il est probable que les voyages par mer ont diminué, même s'il serait utile d'aller examiner cette question à partir des registres des Amirautés. Le pèlerinage s'est donc confessionnalisé et le morcellement du Saint-Empire en une mosaïque d'Etats aux confessions séparées oblige le pèlerin germanique à traverser plusieurs espaces non catholiques. D'autre part, c'est tout un équilibre cosmique des grands pèlerinages chrétiens qui est ébranlé. Il est quasiment impossible de se rendre en Terre Sainte après 1523 et le flux des pèlerins au XVII^e siècle vers Jérusalem ne dépasse pas au grand maximum 200 selon les sources de la custode de Terre Sainte : le Voyage aux lieux de l'Incarnation est en quelque sorte interdit. Avec la Réforme catholique, Rome devient une nouvelle Jérusalem, avec toutes les reliques qui en proviennent, s'affirme de plus en plus comme centre et città del perdono lors des années jubilaires et se prolonge par le passage obligé que constitue la *Santa Casa* de Lorette qui dépend immédiatement du Pape. Dans les *Voyages de plusieurs endroits de France*, Charles Estienne ne décompte pas moins de sept itinéraires vers Rome. C'est à Rome que des protestants des pays germaniques viennent se convertir dans une démarche pénitentielle : ils sont accueillis à l'*Ospizio dei Convertendi*. A l'extrême Occident de l'Europe, Saint-Jacques de Compostelle continue d'attirer des foules, mais la géographie des pèlerins, telle qu'on peut l'établir d'après les sources de l'*Hospital Real* dans la seconde moitié du XVII^e siècle, montre que c'est plutôt une France du Nord Ouest, de l'Ouest, et du Sud-Ouest qui se rend à Saint-Jacques, comme si une ligne de partage des eaux s'était établie selon la ligne Nord-Sud de la Saône et du Rhône, les provinces situées à l'Est se rendant à Rome. L'activité des confréries de Saint-Jacques, au moins en France, semble s'étioler dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ce qui pourrait bien être l'indice d'un déclin. De toute façon, la Révolution française est ici une vraie rupture et le rétrécissement du rayonnement du pèlerinage au XIX^e siècle qui se limite désormais à la Galice et aux provinces limitrophes l'apparente presque à un pardon breton.

Dominique Julia

Table-ronde IRER

Salle des Actes (université Paris-IV Sorbonne), 26 mars 2015.